

Galerie C Contemporary Art

*Chaque nuit j'entre
dans les creux des
troncs et j'écoute*

14.09-04.11.2023

Etel Adnan, Pierre Alechinsky,
Murielle Belin, Stijn Cole, Julien
des Monstiers, Valérie Favre, Alexis
Forel, Claire Frachebourg, Matthieu
Gafsou, Elizabeth Glaessner, Alain
Huck, Benoit Huot, Fabrice Hyber,
Thierry Kupferschmid, Guy Oberson,
Sandrine Pelletier, Eric Poitevin,
Léopold Rabus, Michael Rampa, Cécile
Reims, Lionel Sabatté, Barthélémy
Toguo, Uwe Wittwer, Myriam Ziehli,
Edouard Taufenbach & Bastien Pourtout

Une exposition en partenariat
avec le Musée Jenisch de Vevey
et l'exposition
«Gardiens du silence»
du 21 juin au 29 octobre 2023

Chaque nuit j'entre dans les creux des troncs et j'écoute

car toujours revient la question
comment
dans la mouvance des choses
choisir les éléments
fondamentaux vraiment
qui feront du confus
un monde qui dure
et comment ordonner
signes et symboles
pour qu'à tout instant surgissent
des structures nouvelles
ouvrant
sur de nouvelles harmonies
et garder ainsi la vie
vivante
complexe
et complice de ce qui est -
seulement :
la poésie¹

Brûlés, arrachés, coupés, meurtris, *les arbres*
*ne s'expliquent pas*², ils demandent à être écoutés.

Silence.

À l'origine de la distinction entre nature et culture, se
trouve l'humain qui descend des arbres. Sa sortie de la
forêt.

Ici nous proposons de vous y immerger à nouveau, d'y re-
tourner humblement.

Aujourd'hui, alors que nous arrivons à un point de non
retour, à l'époque de l'Anthropocène, nous ne pouvons
plus nous dédouaner de notre responsabilité. La nature
nous rappelle à l'ordre au plus près de chez nous. Le
doux soleil estival se transforme. Brûlant et violent,
il ravage et avale sous nos yeux impuissants des forêts
entières. Les tempêtes, tornades, séismes, pandémies to-
quent à nos portes et exigent qu'on les laisse entrer. Il
n'est plus temps d'en discuter, comprendre, rechercher,
tergiverser, mais d'écouter.

1 Long poème en 53 sections. Kenneth White, *Le Grand Rivage*, trad.
Patrick Guyon et Marie-Claude White, Nancy : Éditions Isolato, 2019.

2 Tiré de l'oeuvre d'Alain Huck présente dans l'exposition.

Témoin silencieux de l'arrogance assourdissante des êtres humains.

Pris pour acquis et pourtant porteur d'une symbolique complexe, l'arbre est partout autour de nous. L'air que l'on respire. Mythologique, généalogique, biblique, anthropomorphe, cosmique, il est essentiel à l'histoire et la pensée de la culture occidentale. Dessiné déjà sur les parois de nos grottes, l'arbre n'a eu cesse d'inspirer.

«L'amour de l'arbre, pour le champ de l'art, est au demeurant tel, si profond et sincère qu'on pourrait presque risquer cette proposition inversée : non que l'arbre serve aux artistes, ce sont les artistes qui servent l'arbre¹.»

Par *mimesis*, idéalisé, rationalisé, romantisé, par impressions, conceptualisé, l'arbre est consacré, utilisé et représenté par l'artiste.

Fascinant mais peut-être pas assez effrayant ?
Attendez-voir.

Nous adapter, nous incliner. L'art(bre) pour protéger².

Intermédiaire entre terre et ciel, cosmique, debout, en équilibre. Fragile et fort.
Miroir de l'humain, celui-ci s'identifie, je suis un arbre !

Silence.

Entrons donc ensemble à l'intérieur de la forêt des possibles, regardons et écoutons.

1 Paul Ardenne, «Parenthèse : créer avec l'arbre», in *Un art écologique*, Lormont ; Bruxelles : Éditions Le Bord de l'Eau, 2018, p. 221.

2 Paul Ardenne, «La Terre est à moi!», in *Un art écologique*, Lormont ; Bruxelles : Éditions Le Bord de l'Eau, 2018, p. 15 et «"Vous êtes un arbre!" De la fascination à la représentation», cat. exp., Franciscane Deauville, éditions des Falaises, Rouen ; Paris, p.65.

Programme

Vernissage

Jeudi 14 septembre 2023 à 18h

Visite guidée (partenariat avec la Société des Amis
des Arts)

Mercredi 20 septembre 2023 à 18h00

Regards croisés (collaboration avec le Musée Jenisch
de Vevey)

Mercredi 11 octobre 2023 à 18h30

Remise du prix Terra Nova à Fanny Desarzens pour son
roman «Galel» - Lecture & Apéritif

Jeudi 19 octobre 2023 à 18h30

Table ronde «L'arbre ou le témoin silencieux»

Jeudi 26 octobre 2023 à 18h30

Galerie d'images



Léopold Rabus
«Sans titre»
Huile sur bois
23,5 x 15,7 x 2,8cm
2022



Fabrice Hyber
«Les meutes»
Huile et fusain sur toile
96 x 130cm
2023

Galerie d'images



Elizabeth Glaessner

«Face Off»

Huile sur papier huilé

31,1 x 28,6cm

2023

Courtesy of the Artist and P.P.O.W, New York



Matthieu Gafsou

«La mise à mort de l'arbre mort #2»

Tirage pigmentaire contrecollé sur aluminium

40 x 32cm

Éd. 1/5 +2AP, 2023

Galerie d'images



Barthélémy Toguo
«Jugement dernier XVI»
Aquarelle sur paper marouflé sur toile
107 x 90cm, encadré : 112 x 94cm
2011



Stijn Cole
«Bourgoyen 4 avril 17h30» de la série «Souvenir»
Huile sur impression jet d'encre sur papier
29,7 x 42cm
2023

Galerie d'images



Uwe Wittwer
«Landschaft nach Constable (Landscape after Constable)»
Aquarelle sur papier
54 x 74cm
2017



Alain Huck
«Les arbres» de la série «Postanimal Beauty»
Graphite et crayon couleur sur papier
30 x 41cm
2023

Galerie d'images



Thierry Kupferschmid
de la série «Persona»
Jet d'encre sur papier
80 x 120cm
Éd. 1/7, 2021



Sandrine Pelletier
«The Breaking Point»
Acide et platine sur laiton
100 x 80cm
2023

Etel Adnan

Etel Adnan est née en 1925 à Beyrouth, Liban. Artiste, poète et essayiste libano-américaine, elle écrit en anglais, en arabe et en français. C'est peut-être ce mélange linguistique qui l'amène à utiliser d'abord la peinture comme mode d'expression : couleurs et lignes de l'art abstrait y remplacent les mots. Âgée de 24 ans, Adnan voyage à Paris, où elle finit ses études de philosophie à la Sorbonne. Quelque temps après, elle part aux États-Unis où elle continue ses études supérieures à l'université de Californie à Berkeley et à l'université d'Harvard. Elle enseigne la philosophie de l'art à l'Université dominicaine de Californie à San Rafael de 1958 à 1972, et elle donne des conférences dans plusieurs universités des États-Unis.

Pour Etel Adnan, la peinture abstraite est un moyen d'exprimer ses idées, ses pensées et ses émotions – ou, simplement, une façon d'explorer la beauté de la couleur. Ses premières œuvres sont des compositions abstraites faites de formes géométriques – surtout des carrés et des rectangles – dans lesquelles elle recherche un équilibre fragile. Plus tard elle crée des leporellos, pliages où sont associés le dessin, la peinture et l'écriture.

En 2020, le Griffin Poetry Prize est décerné à son livre *Time*. Elle peint depuis les années soixante et son œuvre a connu une reconnaissance internationale depuis la Documenta13, en 2012. En 2014, elle est invitée à la biennale du Whitney Museum (New York) et le musée d'art moderne du Qatar, le Mathaf, lui consacre une rétrospective, organisée par Hans Ulrich Obrist. Depuis, de nombreux musées et centres d'art ont exposé son travail, tels que : le Guggenheim de New York (2021), le Mudam à Luxembourg (2019), le Centre Paul-Klee à Berne (2018), la Fondation Luma à Arles (2022), le LaM à Lille (2018), le San Francisco Museum of Art (2018) ou encore le Aspen Art Museum (2019).

Les œuvres d'Adnan figurent dans de nombreuses collections, dont le MNAM-Centre Pompidou, Paris ; Mathaf, Doha, Qatar ; MoMA, New York ; M+, Hong Kong ; Royal Jordanian Museum, Amman ; le Musée d'art moderne, Tunis ; Sursock Museum, Beyrouth ; Institut du Monde Arabe, Paris ; British Museum, Londres ; Tate Gallery, Londres ; World Bank Collection, Washington D.C. ; National Museum for Women in the Arts, Washington D.C. ; ainsi que dans de nombreuses collections privées.

¹ Texte extrait et adapté des sites web :

<https://www.luma.org/fr/live/people/Etel-Adnan-9deedd82-eeb8-4849-b19a-225e9cc7999f.html?lang=fr>

<https://awarewomenartists.com/artiste/etel-adnan/>
https://www.zpk.org/admin/data/hosts/zpk/files/page_editorial_link/file_fr/184/zpk_af_adnan_f_web.pdf?lm=1528710613

Pierre Alechinsky

Pierre Alechinsky est né à Bruxelles en 1927. Dans l'immédiat après-guerre, il fait des études de typographie et d'illustration à l'Ecole nationale d'architecture et des arts décoratifs de la Cambre (Bruxelles). Il vit et travaille à Bougival.

En 1945, il découvre l'oeuvre de Michaux, de Dubuffet, des surréalistes et devient l'ami du critique d'art Jacques Putman. Il rencontre Christian Dotremont en 1949 et adhère au mouvement Cobra cette même année (Asger Jorn, Karel Appel) ; il en devient l'un des membres les plus productifs jusqu'à la dissolution du mouvement en 1951. Alechinsky participe à la première Exposition internationale Cobra au Stedelijk Museum d'Amsterdam en 1949. Il fait, en 1954, la connaissance du peintre chinois Wallace Ting qui jouera un rôle important dans le développement de son oeuvre.

Dans les années 50, l'artiste séjourne en Extrême-Orient, puis aux Etats-Unis ; il s'intéresse à la calligraphie japonaise et à l'Action Painting qui influenceront durablement son oeuvre. Alechinsky peint, au sol, des entrelacs de courbes, figures et non-figures, qui sont le plus souvent cernés d'un cadre peint de petites cases emplies de motifs narratifs ou rythmiques tracés à l'encre de chine. Alechinsky produit des suites, souvent très colorées, tant dans sa peinture que dans son importante oeuvre graphique, commencée au début des années 50 dans l'effervescence de l'Atelier 17 auprès de Stanley William Hayter qui le guidera. L'artiste réalisera un très grand nombre de lithographies et gravures ; passionné par le livre, il illustrera poèmes et textes (Cioran, Butor, Yves Bonnefoy, André Frénaud, Tardieu, etc.) et publiera de nombreux ouvrages. En 1983, Alechinsky devient professeur de peinture à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris.

Expositions et rétrospectives internationales le célèbrent, musées comme galeries accueillent son oeuvre de part le monde. Pour en citer quelques unes : Kunsthalle Bern (1959) ; XXX^e Biennale de Venise (1960) ; Art Club of Chicago, New York et Minneapolis (1965) ; XI^e Exposition internationale du Surréalisme (1965) ; Palais des Beaux-Arts, Bruxelles (1969) ; Biennale de Venise (1972) ; Musée d'Art moderne, Paris (1975) ; Museum of Art, Carnegie Institute, Pittsburgh (1977) ; Musée Louisiana, Humlebaek, Danemark (1979) ; Musée d'Art moderne, Mexico (1980) ; MoMA, New York (1981) ; Guggenheim Museum, New York (1987) ; Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles (1988, 2007) ; Galerie nationale du Jeu de Paume, Paris (1998) ; Musée Jenisch, Vevey (2001) ; MnAM-Centre Pompidou, Paris (2004) ; Bunkamura Museum of ART, Tokyo (2016) ; National Museum of Art, Osaka (2017) ; Centre Pompidou, Malaga (2019).

¹ Texte tiré du site web :

<https://www.mchampetier.com/biographie-Pierre-Alechinsky.html>

Murielle Belin

Née en 1976 à Avignon, Murielle Belin vit et travaille près de Nancy. Elle a rapidement côtoyé le monde de l'art en fréquentant des ateliers d'artistes dès l'âge de 10 ans. Elle y a découvert le travail de peintres, de marionnettistes-pres-tidigitateurs, de sculpteurs et de poètes, avant de devenir elle-même peintre, sculptrice et illustratrice dès 2002.

Son univers sombre et sensible est principalement inspiré d'iconographies anciennes (peintures d'anatomie, bestiaires de tous âges, imageries religieuses ou scientifiques). Elle porte un intérêt particulier pour les techniques artistiques classiques comme la peinture à l'huile sur bois, l'argile ou la gravure et des techniques à la marge comme la taxidermie et le papier roulé. Entre art singulier, art visionnaire et surréalisme, les objets qui sortent de l'atelier de Murielle Belin, sont confectionnés avec patience et minutie. Ils relèvent d'un brassage spontané et instinctif entre art savant et imagerie populaire, qui laisse parfois poindre, sous les paysages et les personnages torturés, un certain cynisme et un humour discret.

Depuis 2001, plusieurs expositions personnelles et collectives ont mis le travail de Murielle Belin à l'honneur en France, en Belgique et aux États-Unis principalement. La Maison Rabelais à Metz (2006), le Centre Européen Robert Schuman à Attert en Belgique (2007), la Galerie Béatrice Soulié (2008, 2009 et 2012), la Galerie Z (2019) ont proposé des expositions se focalisant sur l'artiste nancéienne, tout comme les expositions collectives «L'Esprit Singulier» à Paris au Musée de la Halle Saint-Pierre (2016), «The beautiful grotesque» au Colorado au Sangre de Cristo Arts and Conference Center (2015), «Orges et Croque-mitaines» au Musée d'art naïf et d'art singulier à Laval (2020), «Mauvais genres ou la beauté convulsive», Le parvis, Tarbes (2022) et «HEY ! Le dessin», Musée de la Halle Saint Pierre, Paris (2022).

Aux côtés des «Paysages volatiles», des oiseaux empaillés, dont les courbes et les couleurs impulsent un morceau de paysage en plumes, Murielle Belin présente à la Galerie C l'oeuvre «Boiserie» qui s'inscrit dans une série de «calendriers perpétuels». Puisant dans l'ensemble des techniques que l'artiste a déployées à travers ses travaux depuis 2002, ces polyptyques comprennent des articulations ou des mécanismes simples à manipuler qu'elle réalise en bois découpé et peint, cartons et papiers roulés. A la manière des retables dont on aurait enlevé la fonction liturgique, leurs différentes positions nous invitent à accompagner par le geste la course cyclique et infinie du temps : les saisons, les solstices, les jours et les nuits, etc. Chaque oeuvre est accompagnée d'une «mode d'emploi» réalisé à la main. Dans ces oeuvres changeantes, les peintures évoquent de multiples récits selon leurs combinaisons. Chacune s'articule autour d'un thème ; ici : «les creux des arbres».

Texte tiré de :

- <https://muriellebelin.jimdofree.com/cv-bio/>

Stijn Cole

Stijn Cole est un artiste multidisciplinaire basé à Gand, en Belgique. Sa pratique s'appuie sur la relation entre l'artiste et sa position dans le paysage. Grâce à un processus impliquant des formes d'art analogiques et numériques, Cole travaille sur l'impact fluctuant du temps et de la lumière sur un environnement spécifique. En combinant ces états altérés de la nature dans des compositions uniques, Cole parle de moments insaisissables créés à partir de points de vue subjectifs.

Dans l'univers de Stijn Cole, des thèmes comme le temps et la peinture de paysage sont dotés d'une beauté renouvelée qui se traduit par une version contemporaine de l'impressionnisme. Chaque nouvelle série d'œuvres de Stijn Cole est liée à une période, une promenade ou un voyage spécifique, ce qui lui confère une qualité presque documentaire. Stijn Cole décrit sa contribution comme modeste, un simple filtre qu'il pose sur la réalité. Mais avec une précision et une subtilité extrêmes, il met le spectateur au défi de jouer un rôle actif. Dans ce jeu de manipulation, il incite le spectateur à s'engager dans une expérience d'intensité, d'espace et de forme qui s'avèrera toujours surprenante. Ses œuvres les plus récentes prennent de plus en plus la forme d'installations, de paysages dans lesquels le public est invité à se promener.

Stijn Cole a présenté son travail dans de nombreuses institutions internationales, telles que : S.M.A.K., Gand, BE (2002, 2007) ; City museum, Aalst, BE (2011) ; Flanders House, New York (2011) ; Broelmuseum, Kortrijk, BE (2014) ; Kunstvereniging Diepenheim, PB (2016) ; Royal Academy ARBA ESA, Bruxelles (2016) ; Istituto italiano, Bruxelles (2016) ; LAC Narbonne, Sirgea, FR (2016, 2019) ; Gallery Wenger, Zurich (2016, 2019) ; Raveelmuseum, Museum Deinze en de Leiestreek, BE (2016, 2018) ; Whitehousegallery, Lovenjoel, BE (2019) ; Haus der kunst St Josef, Solothurn (2019) ; BPS22, Charleroi, BE (2020) ; JO-HS, Mexico City (2021) ; Irène Laub Gallery, Bruxelles (2021, 2022). Il fait partie des collections belges du BPS22 à Charleroi, BE, du S.M.A.K. et du M.S.K. à Gand, du Musée d'Ixelles et de la Collection Belfius à Bruxelles, entre autres. En 2017, il a été invité pour une résidence internationale à la Casa Wabi (MX). Son travail est actuellement exposé à Belfius Art Collection à Bruxelles (BE) et il participera à la prochaine édition du festival photo Alt.+1000 à La Brévine (CH) en 2023.

¹ Texte tiré et adapté du site web
<https://irenelaubgallery.com/artistes/stijn-cole/>

Julien des Monstiers

Julien des Monstiers, né en 1983, vit et travaille entre Paris et Faye-la-Vineuse. Il obtient son diplôme de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2008.

L'artiste a bénéficié de plusieurs bourses et prix : le Prix Marin (2018), le Prix Mécènes du Sud (2017), le Prix Pierre Cardin (2019) ou encore le Prix Simone et Cino Del Duca.

Éminemment décorative, la peinture de Julien des Monstiers, oscillant entre abstraction et figuration, joue avec les motifs et les textures, renouant aussi bien avec la tradition de la tapisserie que celle du papier peint. Ses grandes surfaces peintes, où les formes luttent avec les dégoulinures et les déchirures, miment le mur tout en le trouant vers un univers d'un onirisme ambigu. Sa peinture est comme une grande arche abritant tout un bestiaire aussi bien réel que fantasmatique, des formes organiques entremêlées en un turbulent carnaval animalier. C'est aussi un trophée de chasse qui marque la victoire de l'artiste sur la nature et le réel, transfigurés sous ses pinceaux en des visions d'un autre monde, perdu quelque part entre un Moyen Age acidulé et un avenir d'un édénisme inquiétant. C'est enfin un vaste jardin d'hiver au sein duquel Julien des Monstiers cultive une nature sous respiration artificielle pour mieux lui donner ses couleurs malades auxquelles notre sensibilité moribonde trouve tant d'attrait.

Présent dans diverses collections, dont celle de la Société Générale, il a montré son travail dans différentes expositions personnelles (Musée Bernard Boesch en 2014, Maison des Arts Yishu 8 de Beijing en 2017, Galerie Gaillard 2015-2022) et collectives («ARTE VIDEO NIGHT» au Palais de Tokyo en 2014, «Le Temps de l'Audace et de l'Engagement - De leur temps» à l'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne en 2016, «De leur temps» à la Collection Yvon Lambert à Avignon en 2019, «Afterparty» à la Fondation du Doute de Blois en 2020).

Valérie Favre

Née en 1959 à Evilard (CH), Valérie Favre poursuit initialement une carrière d'actrice au théâtre et au cinéma avant de se lancer dans la peinture. Devenue par la suite une des artistes les plus en vue des années 1990, l'artiste neuchâteloise alors établie à Paris, quitte la France pour rejoindre la scène artistique berlinoise et devient notamment professeure à l'Akademie der Künste de Berlin (UdK).

Adeptes d'une figuration libre, l'artiste ouvre de nouvelles perspectives narratives et conceptuelles dans son travail. Intéressée par les rapports entre la fiction et la réalité, le jeu et la vie, la domination et l'impuissance ; les contraires, la résistance et l'inquiétude sont autant d'éléments constitutifs de la pensée de Valérie Favre. À travers son regard pictural s'invitent divers protagonistes présentés dans des espaces dessinés et assemblés par montage. À ce travail expérimental s'ajoute des éléments puisés de l'histoire de l'art (allégories, symboles, etc.), ainsi que des références cinématographiques, formant un réseau complexe de références. Saltimbanques, créatures imaginaires, fantômes, symboles mystérieux, autoportraits et citations : le spectateur est invité à plonger dans l'espace pictural comme dans un récit qui se joue à l'infini. Par ailleurs, Valérie Favre organise l'espace de son image, comme dans de grands tableaux de théâtre, l'artiste plaçant les scènes de ses dessins dans des cadres. Et de la même manière que ses peintures, ses dessins sont organisés en séries exécutées sur plusieurs années¹.

En 2015, l'exposition monographique « Valérie Favre, la première nuit du monde » au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg ainsi que celle organisée à la Kunsthalle van der Heydt à Wuppertal en 2016, consacrent véritablement son œuvre, soulignant son importance au sein de la création actuelle. En 2017, une exposition personnelle lui est vouée au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel (MAHN) et en 2018, la Neue Gladbeck Galerie lui consacre une exposition personnelle intitulée « Le désir d'éternité, un arrangement ». En 2019, Valérie Favre prend part à une exposition collective au Deutscher Bundestag célébrant les 100 ans de droit de vote aux femmes allemandes et prendra part à Bergen Assembly, la triennale de Bergen en Norvège. En 2020, l'artiste participe à deux expositions importantes au Württembergischer Kunstverein de Stuttgart (2020) et Sprengel Museum d'Hannover(2020).

¹ Fühlbrugge Heike et al. : Valérie Favre - La première nuit du monde, Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg, ed. Musées de Strasbourg, Gand (Belgique), 2015.

Valérie Favre bénéficie de nombreuses expositions solos et collectives d'envergure dès les années 90, telles que : «La Reine Malerei», Kunsthaus de Dresde (1998) ; «Operette», Kunstverein Ulm (2008) ; «Visions», exposé au Kunstmuseum de Lucerne, ainsi qu'au Carré d'Art - Musée d'Art Contemporain de Nîmes (2009) ; «Art Kabinett», Art Basel Miami Beach, Miami (2011) ; «Selbstmord / Suicide», Neuer Berliner Kunstverein, Berlin (2013) ; «Valérie Favre», Musée d'art et d'histoire, Neuchâtel (2017) ; «100 Jahre Frauenwahlrecht, 19+1 Künstlerinnen», Deutscher Bundestag, Berlin (2019) ; «Actually, the Dead are not Dead», Bergen Assembly, Norway (2019) ; «Actually, the Dead are not Dead», Württembergischer Kunstverein, Stuttgart (2020) ; «How to survive», Sprengel Museum, Hannover, (2020) ; «Valery / Plattform I / Exil», Galerie Pankow, Berlin (2020) ; «Le martyre de la main gauche», Kulturhaus Helferei, Zurich (2021) ; «Bateaux des poètes», Peter Kilchmann Galerie, Zurich (2021).

Alexis Forel

Alexis Forel né en 1852 près de Morges et mort en 1922, était un graveur et artiste suisse.

Alexis Forel suit des études classiques à Lausanne avant d'entreprendre une formation d'ingénieur-chimiste en Allemagne et à Paris. Il pratique son métier à Bâle durant trois ans, mais son goût pour l'art le ramène à Paris où il s'initie au dessin et à la gravure.

Ayant épousé sa cousine Emmeline Forel, elle-même artiste-peintre, il effectue avec sa femme des voyages en Bretagne, où il produit de nombreuses gravures (1885), de même qu'à Paris. De santé fragile, Alexis Forel ne peut dessiner ou graver autant qu'il le souhaite. Il se consacre à la collection de gravures et d'objets d'art, à l'archéologie, se passionne pour l'art roman, se met à l'écriture (Voyage au pays des sculpteurs romans).

En 1918, Alexis achète l'ancienne laiterie de Morges (Maison Blanchenay) qu'il fait restaurer pour l'offrir à la Société du Vieux-Morges et y installer leurs collections respectives - parmi lesquelles un prestigieux ensemble de gravures des grands noms européens du 16ème au 19ème siècle.

Alexis Forel décède en 1922 à Morges. Le Musée du Vieux Morges prendra le nom de Musée Alexis Forel en 1943.

¹ Texte tiré du site web :
<https://museeforel.ch/le-musee/>

Claire Frachebourg

Claire Frachebourg vit et travaille en Valais (CH). Après un diplôme d'improvisation et de performance à TIP (2012, Freiburg im Breisgau, DE), elle obtient en 2021 un Bachelor en Arts Visuels à l'EDHEA (Sierre, CH). En 2021-2022, elle poursuit ses recherches dans le cadre de différentes résidences ; notamment au GRM (INA Paris, FR) au Palp Festival (Bruson, CH), au QQM (Monthey, CH) ou encore dans l'obtention d'une bourse de recherche artistique sur la voix de la montagne. En 2021, elle co-fonde les rencontres des artistes émergent.e.s FAIS COMME CHEZ TOI (Sion, CH). Sensible à l'équilibre entre une pratique personnelle et collective, elle fait partie de la Collective ??? (avec Dianita et Rachel Morend), du Collectif A LA SOURCE (avec Christophe Burgess, Thaïs Venetz, Vanessa Larré et Vincent Ozanon).

L'artiste aime dans son travail révéler certains lieux en s'y relationnant par le son. Par l'improvisation ou par des installations sonores qu'elle active par des gestes performatifs, elle explore un position d'écoute amplifiée qui transforme et prolonge la réalité permettant à l'imaginaire de vagabonder.

Claire Frachebourg a performé dans le cadre de différents événements culturels et artistiques à titre personnel et avec la Collective??? dont elle fait partie, notamment : «Lost and Found», Tanzfestival de Freiburg im Breisgau, Allemagne (2011) ; Voler Volar, E-Werk, Freiburg im Breisgau (2012) ; «La répartie», dessin sonore en live, ACT festival, Arsenic, Lausanne (2019) ; «Labo 6x15' n°8 - Animalité», La Grange - UNIL, Lausanne (2019) ; «Nicht füttern bitte», par le Collective ???, Prozessraum, ACT Festival, Bern (2021) ; «REWIND 2», par le Collective ???, Expo Fonderie 7, Fribourg (2021) ; «Le nain jaune», performance sonore avec Rêve Jaune, Place des théâtres, Sion (2021) ; «Je distille», performance sonore lors du Vernissage de l'exposition «Au-delà du fruit» Distillerie Morand, Martigny (2021) ; Performance «Phoen 2» avec le Collective ??? aux Rencontres des artistes émergent.e.s FAIS COMME CHEZ TOI, Sion (2021) ; Performance sonore avec le Collective ???, RKC, Vevey (2021) ; Performance du Collective ??? au vernissage de l'exposition «IN ARCADE» curatée par Code, Les Marécottes (2021) ; Performance sonore «Le gant de ma muse» avec Rêve Jaune, organisée par L'association du Salopard, Cinéma Bellevaux, Lausanne (2021) ;

Performance sonore du Collective ??? avec Alexandre Ghandour, TLH, Sierre (2021) ; Performance sonore, stand de l'EDHEA, artgenève, Genève (2022) ; Performance Lévite sur l'(im)mobilité dans les Alpes au dialogue des sciences, colloque 2022, Les Marécottes (2022) et a participé à différentes expositions telles que : «REVERBS», exposition collective numéro 3 de l'association Sonorama, Atelier du Simplon, Renens (2019) ; «PUPAE», en collaboration avec Matilde Soldati et l'association Utopia International, soutenue par la plateforme U-Change, Sion (2020) ; «Imagine the clouds», La Grenette, Sion (2021) ; «Un ipotetico corso», Galerie Spazio in situ, Rome (2021-2022) ; «Ce que le jour pèle», Festival Archipel, Maison communale de Plainpalais, Genève (2022) ; «Le printemps sera radieux», Espace Graffenried, Aigle (2022) ; Intervention sonore et performative «Space Opera» dans l'exposition Stilles Leben d'Eric Hattan, Ferme Asile, Sion (2022).

¹ Texte tiré du site web :
<https://clairefrachebourg.ch/>

Matthieu Gafsou

Né en 1981 à Aubonne (Suisse), Matthieu Gafsou vit et travaille à Lausanne. Après un master dans trois disciplines à l'Université de Lausanne (histoire et esthétique du cinéma, philosophie et littérature, 2000-2006), il suit la formation supérieure en photographie de l'École d'Arts appliqués de Vevey (2006-2008). Son travail de diplôme, «Surfaces» le fait très vite remarquer en Suisse et à l'étranger, grâce notamment au prix de la fondation HSBC pour la photographie (2009), au prix du Photoforum Pasquart (2008), suivi d'une sélection à l'exposition « reGeneration2. Photographes de demain » au Musée de l'Elysée à Lausanne (2010) et à la fondation Aperture à New York.

«Surfaces» lui attire de nombreux mandats commerciaux et institutionnels dans le domaine de la photographie d'architecture (Le Corbusier à Firminy, 2009, Gallimard), et débouche aussi sur des missions photographiques plus personnelles : «La Chaux-de-Fonds» (2009-2012), «Sacré» (2011-2012). En parallèle, Gafsou travaille pendant quatre ans à la série «Alpes», consacrée aux métamorphoses du milieu alpin sous l'influence du tourisme de masse et des modifications climatiques, très bien accueillie dès 2011 et exposée en Suisse, France, États-Unis, Cambodge, etc.

En 2014, Mathieu Gafsou réalise, pour sa première exposition personnelle institutionnelle importante, au Musée de l'Elysée sous l'égide de Sam Stourdzé (2014), la série «Only God Can Judge Me», fruit d'une immersion dans le milieu des consommateurs de drogue à Lausanne. Dès 2015, et ce jusqu'en 2018, Matthieu Gafsou questionne avec la série « H+ » les relations entre le corps humain et la technologie. Cet état des lieux de la nébuleuse transhumaniste est montré aux Rencontres de la Photographie d'Arles en 2018, puis en Chine dans le cadre du festival international de photo Jimei X Arles. Depuis, cette exposition a été montrée dans beaucoup de pays d'Europe et a fait l'objet d'une importante acquisition par la Fotostifting/fondation suisse pour la photographie, institution de référence en Suisse. Là où le transhumanisme veut tuer la mort, l'écologie l'accepte.

Après la série «H+», Matthieu Gafsou entreprend la série «Vivants» (2018 à 2022), qui traite de la dégradation du monde et de notre place dans le vivant. Plutôt que de décrire uniquement les crises contemporaines (réchauffement, extinction de la biodiversité,...) ou de se protéger derrière des grands concepts, l'artiste a choisi de thématiser la dimension intime d'un tel horizon. Plutôt que de focaliser notre attention sur la force négative de la situation actuelle, la série «Vivants» fait appel au vocabulaire de la vie et du sensible. Cela n'amenuise pas la dimension sombre et pessimiste du projet, mais s'avère une tentative de raviver le lien émotionnel aux milieux vivants.

En 2022, le musée d'art de Pully consacre une exposition monographique en deux volets au photographe franco-suisse. La même année, il est sélectionné avec la Galerie C pour une participation à Paris Photo dans le secteur Curiosa. Le Prix Maison Ruinart lui est également décerné cette année-là.

Sept monographies ont jusqu'à présent été publiées, dont «Vivants/Le voile du réel» (Musée d'art du Pully, 2022), «H+» (Kehrer Verlag & Actes Sud, 2018), «Only God Can Judge Me» (Kehrer Verlag, 2014), «Sacré» (ed. IdPure, 2012), «Alpes» (ed. 19/80 editions, 2012), «Surfaces» (ed. Actes sud, 2009), «Le corbusier à Firminy» (ed. Gallimard, 2009).

Matthieu Gafsou expérimente avec une sensibilité poétique à toute épreuve des thématiques actuelles et pertinentes. Le photographe parvient à faire surgir une esthétique où le médium photographique s'éloigne de la figuration littérale afin de plonger dans une réalité allégorique. Il s'intéresse à des phénomènes sociaux et humains. Nourri par les sciences humaines, en particulier la philosophie et l'anthropologie, il déploie une forme très libre du documentaire, qui mêle différentes modalités formelles (natures mortes, reportage, portrait, paysage et architecture). Il n'hésite pas à parasiter la documentation avec des images fabriquées, au caractère allégorique. Ses photographies fonctionnent en réseau, s'entrechoquent, pour tisser des significations multiples qui questionnent avec une force plastique saisissante.

Parallèlement à sa pratique artistique, Matthieu Gafsou enseigne à la haute école d'art et de design de Lausanne (ECAL) et est membre fondateur de l'agence MAPS.

Elizabeth Glaessner

Elizabeth Glaessner est née en 1984 à Palo Alto, en Californie. Après des études d'art et d'histoire de l'art à la Trinity University de San Antonio, elle effectue un Master en Fine Arts à la New York Academy of Art. Elle a obtenu diverses résidences à Leipzig (2012), à Berlin (2013), à Galveston au Texas (2020) et a effectué un Post Graduate Fellowship à la New York Academy of Art en 2013. Elle vit et travaille à Brooklyn, New York.

Elizabeth Glaessner crée des peintures fluides qui sont à la fois belles et inquiétantes. Après avoir réalisé ses croquis improvisés et ses études pictorales, l'artiste peint des images mystiques remplies de personnages nus, de créatures étranges et d'objets anciens en versant des pigments liquéfiés sur la toile qui amadouent ses personnages oniriques¹. Souvent, un zoom sur une partie du corps ou un angle inhabituel donnent aux spectateurs une impression de déplacement. Les motifs et les figures qui semblent familiers prennent une allure troublante, d'un autre monde. Ses oeuvres évoquent subtilement les fantasmes et le pouvoir, mais avec un détachement étrange qui les rend moins liées à la sexualité qu'au pouvoir, ainsi qu'à des figures mythiques telles que le satyre. En tant que telles, ses figures sont considérées comme des «méta-phores», libérées des contraintes du genre et des structures de pouvoir historiques et patriarcales².

Le travail de Glaessner est reconnu à l'international et l'artiste occupe une place toujours plus importante sur la scène artistique contemporaine. Elizabeth Glaessner a présenté son travail dans diverses expositions personnelles et collectives dans d'importantes institutions, telles que : Youme Haus, Brooklyn (2013) ; GlogauAIR, Berlin (2013) ; Sotheby's, New York (2013) ; New York Academy of Art (2014) ; Southampton Arts Center (2016) ; 1969 Gallery, New York (2019) ; Public Gallery, Londres (2019) ; Nashville Scene, Nashville (2020) ; Galerie Perrotin (2021, 2022) ; Asia Art Center, Taipei (2021) ; wallspaceplease, Dubai (2021) ; P.P.O.W, New York (2022).

Les oeuvres d'Elizabeth Glaessner sont montrées pour la première fois en Suisse à la Galerie C.

Elizabeth Glaessner est représentée par la Galerie P.P.O.W à New York.

1 Tiré de P.P.O.W New York.
2 Texte d'Emily Gosling

Alain Huck

Né en 1957 à Vevey, Alain Huck vit et travaille à Lausanne. Aussitôt après des études à l'Ecole cantonale d'art de Lausanne, il fonde avec Jean Crotti, Robert Ireland, Jean-Luc Manz, Catherine Monney et Christian Messerli le lieu d'exposition M/2 à Vevey (1987).

Dès ses premières réalisations, Huck interroge les codes de la représentation, le statut de l'artiste, le pouvoir des images et du langage. Sa pratique se nourrit de récupérations diverses – tableaux anciens, coupures de journaux, événements du quotidien – autant que d'éléments autobiographiques ou de pensées intimes. Au travers de différents médiums tels que le dessin, la vidéo, la peinture, la sculpture et l'installation, Alain Huck sonde la conflictuelle coexistence du corps et de l'âme ainsi que la complexité des relations humaines. Le dessin occupe une place prépondérante dans l'oeuvre de l'artiste, ce médium lui permet notamment de conférer une certaine fragilité à des images souvent d'une grande brutalité, en écho à la condition humaine. Ce sont aussi les mots qui l'intéressent. Il emploie le texte comme un élément de composition qui va, à sa lecture, entièrement modifier les enjeux de ce que l'on regarde.

Le travail d'Alain Huck a été exposé au sein de nombreuses institutions telles que: Locus Solus (2020, 2017), Musée Jenisch Vevey (2021, 2017, 2016, 2014, 2013, 2008, 2006), Museum Langmatt Baden (2016), Centre Pompidou Paris (2016, 2011), Musée Rath (2015), Kunstmuseum Luzern (2015), Centre d'art contemporain d'Yverdon-les-Bains (2014), Mamco Genève (2014, 2013, 2009), Centre de la photographie Genève (2013), Villa Bernasconi Genève (2013), Fondation de l'Hermitage Lausanne 2012), Musée des beaux-arts de Nancy (2012, 2010), Centre Culturel Suisse de Paris (2012), Art Unlimited Bâle (2011), Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne (2010, 2006, 2002, 2001), Kunstforum Baloise Bâle (2010), Musée de l'Elysée Lausanne (1999), Musée des beaux-arts Le Locle (2010), Helmhaus Zurich (1998), Musée des beaux-arts de la Chaux-de-Fonds (1994), Kunstraum Aarau (1993), Fri-Art (1993), Kunstmuseum Solothurn (1992), Kunsthalle Sankt-Gallen (1992). L'artiste a notamment été récompensé par différentes distinctions et bourses: Prix Pro Litteris Zurich (2013), Grand Prix de l'Etat de Vaud (2005), Bourse des arts plastique du Canton de Vaud (2005), Bourse Fédérale des Beaux-Arts Lucerne (1997, 1991, 1989), Prix Fondation Irène Reymond (1992), Prix Manor Vaud (1990).

En 1997, il obtient la résidence de l'Atelier vaudois à la Cité internationale des arts de Paris, et de 1989 à 1990 la résidence de l'Institut suisse à Rome.

¹ Texte tiré du site web :

<https://recherche.sik-isea.ch/fr/sik:person-4020987:exp/in/sikart/actor/list>

<https://www.mcba.ch/collection/pause/>

Benoit Huot

Né en 1966 à Montbéliard (France), Benoit Huot vit et travaille désormais à Gray en Franche-Comté. Diplômé des Beaux-Arts de Besançon en 1989, il abandonne la peinture au début des années 2000 pour se consacrer à une pratique qui oscille entre la sculpture et l'installation.

Fasciné par l'art religieux et les arts extra-occidentaux, l'artiste habille dans une démarche atypique des animaux naturalisés de velours, de bandelettes et de bijoux, créant un monde à la fois étrange et envoûtant. Les animaux métamorphosés de Benoit Huot, à l'image de fétiches ou de créatures aux vertus chamaniques évoquent les rituels d'Asie et d'Amérique du Sud. Parés de bijoux et de bandelettes à la manière de reliquaires, les bêtes sauvages deviennent sous leurs appareils des créatures sacrées, des figures de fables ou parfois de contes de fée. Visions fortes, certaines de ses œuvres peuvent susciter un sentiment entre tension et fascination.

En 2012, la Maison rouge consacre à Benoit Huot une première exposition personnelle intitulée «Au-dessous du seuil», ce qui permet la reconnaissance de son travail sur la scène artistique contemporaine. S'ensuivent plusieurs solo shows, dont «Bêtes et Dieux, cortèges sacrés» au Musée des Beaux-Arts de Belfort (2013). Entre 2015 et 2018, Benoit Huot participe à diverses expositions collectives dans des institutions culturelles et artistiques françaises. Telles que : «Le Banquet» au Salon Révélation du Grand Palais à Paris (2015) ; «Bêtes d'Expo !», Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon (2015) ; «Hey ! Acte III», Halle Saint-Pierre, Paris (2015) ; «L'artiste est-il un chamane ?», L'Aspirateur-Musée d'art contemporain, Narbonne (2016). En 2017, en partenariat avec le Musée de la Chasse et de la Nature de Paris, le Musée de Champlitte présente les œuvres de l'artiste dans son exposition «Chassé-Croisé». La même année, Benoit Huot participe à «Pièces d'été» lors de la Quadriennale d'art contemporain en plein air de Malbuisson. En 2018, la Villa Tamaris, Centre d'Art Contemporain de La Seyne sur Mer, consacre une exposition à Benoit Huot, ainsi qu'à deux autres sculpteurs, intitulée «Zones FGH». Cette même année, l'Espace Culturel de Périgueux présentait les œuvres de l'artiste dans son exposition «Art Show, L'outsider pop français». En 2019, l'artiste a également participé à plusieurs expositions collectives en France et en Suisse, dont «Fragile» au Baart à Genève, «Cabinets de curiosités», Fondation Hélène et Edouard Leclerc à Landerneau. En 2020, le Centre Culturel Bellegarde, Toulouse, consacre une exposition à Benoit Huot, intitulée «Frère animal».

En 2021, quatre œuvres de Benoit Huot faisant partie de la collection d'Antoine de Galbert ont été montrées au Château d'Oiron dans le cadre de l'exposition «Le Grand Bazar» conçue par Jean-Hubert Martin. Cette même année, le centre d'art Le Parvis à Tarbes présentait également six de ses œuvres au sein de l'exposition «La profonde alliance». En 2022, Benoit Huot participe à l'exposition «L'impossible sauvage» organisée au Musée d'Ethnographie de Neuchâtel. En 2023, l'artiste présente son travail lors d'«Animalités» à la Maison des Arts Solange Baudoux à Evreux et à «Le Champ des Impossibles. Le règne animal», le parcours Art et Patrimoine en Perche.

Fabrice Hyber

Né en Vendée en 1961, Fabrice Hyber étudie les mathématiques avant d'entrer à l'École des Beaux-arts de Nantes. Sa manière de procéder à géométrie variable s'enrichit chaque fois d'un dialogue avec de multiples disciplines (de la physique aux neurosciences, de l'astronomie à la phytothérapie...) pour renvoyer le spectateur/acteur à un chantier plus vaste. Ainsi, qu'il s'agisse de L'Hybermarché au Musée d'Art Moderne de Paris, ou de Eau d'or, Eau dort, ODOR, un studio de télévision pour lequel il recevra le Lion d'Or à la Biennale de Venise en 1997 ou de la Chaosgraphie des 4 Saisons... de Vivaldi avec Angelin Preljocaj, Hyber convoque dans chacun de ses projets plusieurs dimensions et sans jamais s'en tenir à un vocabulaire plastique défini, investit une multitude d'écritures et de supports.

Après avoir mis en place le terme d'artiste-entrepreneur dès la fin des années 1980, il crée en 1994 Unlimited Responsibility (UR), une SARL destinée à favoriser la production et les échanges de projets entre les artistes et les entrepreneurs. Dans une même volonté d'induire ou de générer de nouveaux comportements, il initie en 2012 avec l'Institut Pasteur le projet Organoïde qui met en relation chercheurs et artistes afin de proposer au grand public une nouvelle vision de la recherche biomédicale et de ses enjeux.

La transmission est au cœur du travail de cet artiste pour qui « l'art est l'unique possibilité d'apprendre le monde en faisant interagir les disciplines ».

Il enseigne à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de 2002 à 2005, puis crée le programme Les Réalisateurs, mené en collaboration avec des écoles d'art et de commerce. Il a le projet de créer diverses « formations » mêlant les disciplines, à Pantin dans le cadre de Hyber-fabrique, à Villefranche-sur-Mer, et bien sûr en Vendée où il crée sa fondation.

Fabrice Hyber est élu à l'Académie des Beaux-Arts en 2018, et a été nommé en 2021 ambassadeur du fonds Office National des Forêts-Agir pour la forêt.

Présent dans de nombreuses collections nationales et internationales, Fabrice Hyber a montré son travail lors de nombreuses expositions personnelles et collectives dans d'importantes institutions à la renommée internationale, telles que : CAPC, Musée d'art contemporain, Bordeaux (1993) ; Contemporary art center, Moscou (1994) ; FIAC, Paris (1994) ; Musée d'art moderne, Paris (1995) ; Serpentine Gallery, Londres (1995) ; Centre Pompidou, Paris (1995) ; Kunsthalle Bruges (1996) ; Musée d'Israël, Jérusalem (1996) ; Armory Show, New York (2012) ; Palais de Tokyo, Paris (2012) ; Biennale de Lyon (2013) ;

47ème Biennale de Venise (1997) ; Fine arts museum, Taipei (1997) ; Prix Paris Photo, Paris (1998) ; Musée du Luxembourg (1998) ; Kunsthalle St Gallen / Kunsthaus Glarus (1998) ; Guggenheim, New York (1998) ; Villa Médici, Rome (1999) ; Artsonje center, Séoul (1999) ; CCAC Institute, San Francisco (1999) ; FIAC, Grand Palais, Paris (2000) ; Musée d'art moderne, Paris (2000) ; FRAC Haute-Normandie (2001) ; Watari-um museum, Tokyo (2001) ; Artsonje center, Séoul (2004) ; Villa Arson, Nice (2005) ; FRAC des Pays de la Loire, Carquefou (2005) ; Musée de Herzliya, Tel Aviv (2006) ; Le laboratoire, Paris (2007) ; Institut français, Berlin et Vienne (2007) ; CRAC Languedoc-Roussillon, Sète (2008) ; Musei capitolini, Rome (2008) ; Fondation culturelle Ekaterina, Moscou (2010) ; Centre Georges Pompidou, Paris (2011) ; Armory Show, New York (2012) ; Palais de Tokyo, Paris 2012) ; Biennale de Lyon (2013) ; Metropolitan Museum, Manille (2014) ; MUHKA, Anvers (2015) ; Moscow biennale of contemporary art, Moscou (2015) ; Centre Georges Pompidou, Metz (2015) ; CRAC Languedoc Roussillon, Sète (2017) ; Fondation Cartier, Paris (2019) ; Palais de Tokyo, Paris (2020) ; Power Station of Art, Shanghai (2021) ; Tripostal, Lille (2022) ; Fondation Cartier, Paris (2022) ; Domaine de Chaumont-sur-Loire (2023) ; Espace Louis Vuitton, Venise (2023).

¹ Texte tiré de :

<https://www.fondationcartier.com/expositions/la-vallee>

Thierry Kupferschmid

Né en 1970, Thierry Kupferschmid vit et travaille à Lausanne et à New York.

L'œuvre plurielle de Thierry Kupferschmid (peinture, photographie, dessin, sculpture, architecture, vidéo) témoigne d'une recherche assidue des matériaux et des formes. Après ses débuts en peinture et la réalisation d'objets multiples, l'artiste décide de mettre en scène son propre corps. Cette démarche prend la forme de performances - des « fictions-événements », comme les nomme l'artiste - réalisées en pleine nature, où le corps éprouve des efforts extrêmes et des pratiques mystiques. Depuis 2001, ces expériences sensationnelles, photographiées ou filmées, affirment constamment le credo de l'artiste, à savoir l'idée de l'homme-animal comme vecteur d'une métamorphose spirituelle.

Deux pratiques sont encore importantes pour bien cartographier son travail artistique, le dessin et la poésie: la première est considérée par l'artiste comme le lieu privilégié de la vibration, les formes se métamorphosent parce que les lignes vibrent et dans ce léger battement de cils chacune garde une ouverture vers l'infini. La seconde s'oppose à la nuit et fait des mots la lumière la plus vive pour éclairer le monde, le nommer. L'artiste n'a de cesse d'afficher que c'est en nommant les choses qu'on les fait apparaître, la poésie est l'outil du surgissement¹. Quelques mots de Thierry Kupferschmid sur sa pratique : « Construire une multitude d'aventures. Trouver un nouveau mode d'appréhension du monde, une pratique de la rencontre, une esthétique relationnelle. Là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve (Hölderlin). Des trajectoires dans l'espace, des corps et leurs graphies. Ne pas illustrer quelque chose mais l'accomplir. Le courage de la discipline et la spontanéité. Une présence authentique de l'ordre de l'évidence, une présence totale. Développer son intuition, sa sensibilité, sa finesse. Dissoudre le spectre noir de la peur, notre unique responsabilité. Prendre des risques, prendre des risques, se dresser². »

Le travail de Thierry Kupferschmid a été exposé au sein de divers événements et institutions: The Distillery, New York (2015) ; Fondation L'Estrée, Ropraz (2015, 2004, 2000) ; Ferme-Asile, Sion (2015) ; Villa Dutoit, Genève (2012), MAG, Montreux (2012) ; Standard/deluxe, Lausanne (2010, 2009) ; LUFF-Lausanne Underground Film and Music Festival (2009) ; Evergreen Gallery, Genève (2000, 1998) ; Bernstein Gallery, Munich (1996).

Les oeuvres de l'artiste figurent notamment dans la collection de la Banque cantonale vaudoise.

1 Texte extrait et adapté du portfolio de l'artiste.

2 <http://www.22bumblebees.com>

Guy Oberson

Né en 1960, Guy Oberson vit et travaille à Lentigny (Suisse), à Paris (France) et à Berlin (Allemagne). Autodidacte, l'artiste est intimement lié à son environnement originel qui est celui de la campagne fribourgeoise. Artiste pluriel, Guy Oberson s'est consacré à la réalisation de son univers artistique après avoir travaillé dans les métiers du bâtiment, la restauration d'art ainsi que dans l'enseignement.

Les oeuvres de Guy Oberson semblent être le témoin d'une écorchure, d'un instant de vie dérobé. Une tourmente infernale, une âme en émoi, il semble apposer sur la toile et le papier une part de lui-même qu'il abandonne définitivement, qui ne lui appartient désormais plus. Il est ainsi attiré par l'exploration d'un côté plus sombre, cherchant par là à se dérober à la censure de la pureté. Guy Oberson invite à la perception d'une absence physique et psychique, qui imperceptiblement tisse les liens d'une volupté périlleuse. Cette privation charnelle de l'Autre ébauche la cartographie d'un désir incandescent que rien n'absout. Incarnée par la matérialité de la pierre noire, la vision de l'artiste vocifère d'un absolu impétueux. Émergeant des profondeurs d'un abîme insondable, les sujets sont déchirés par la subjectivité de l'artiste en mettant le spectateur face à l'espace intérieur du peintre qui grave sa présence dans ses toiles. Le travail de Guy Oberson reflète ainsi les rapports intimes liés à l'enfance, à la perception du corps, à l'état psychique. Il aborde également des thèmes liés à l'identité humaine, comme la relation de l'homme avec le monde animal et naturel ou encore nos mythologies.

Comme l'artiste le dit lui-même « L'art me permet de restituer de manière poétique, mon rapport à l'intimité, à l'altérité et au sacré. (...) Être artiste c'est avant tout une tentative quotidienne de contribuer à la liberté du regard, à l'autonomie de la pensée, à la retransmission d'énergie et de beauté¹. »

Le travail de Guy Oberson a été montré dans de nombreuses expositions collectives et personnelles. Il est également le sujet de plusieurs monographies et publie régulièrement des livres d'artiste. Dès 2011, il est exposé en Suisse et à l'international. Il est montré une première fois en 2013 pour Drawing Now Art Fair. L'année suivante, il gagne le prix de la Fondation Bédikian, et la monographie « Guy Oberson, Sous la peau du monde » paraît.

¹ Guy Oberson, entretien avec Philippe Piguet (Art absolument, n°78, juillet-août 2017).

En 2015, l'artiste est représenté notamment au sein de deux expositions personnelles : « Semblance » à l'Espace du Méjan à Arles et « Erreur de Paradis » au Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg. En 2016, Guy Oberson organise la deuxième exposition carte blanche à la Galerie C intitulée « Zones poreuses ». La même année, l'artiste reçoit le Prix culturel 2016 de l'État de Fribourg, qui récompense le créateur fribourgeois pour l'ensemble de son oeuvre et son rayonnement international. En 2017, il partage ses créations avec le public par le biais de diverses institutions telles que le Musée des beaux-arts à La Chaux-de-Fonds et la Halle Saint-Pierre à Paris. Il prend également part à la 11ème édition de Drawing Now Art Fair. L'artiste expose, entre autres, à l'occasion de deux expositions personnelles en 2018 : au Musée des beaux-arts du Locle avec « Naked clothes » ainsi qu'à la Fondation Edouard Vallet avec « Densité d'une absence ». En 2019, les travaux de l'artiste sont également présentés au Musée des beaux-arts des Grisons à Coire dans le cadre de l'exposition collective « Passion. Bilder von der Jagd ». L'année 2019, est marquée par la parution d'« IN DEO », fruit le plus mûr d'une collaboration intime avec l'écrivaine Nancy Huston aux éditions du Chemin de fer, partenariat qui a vu naître cinq ouvrages. En 2021 le travail de Guy Oberson est exposé au sein de l'exposition « XXL - Le dessin en grand » au Musée Jenisch Vevey. L'institution veveysanne accueille à nouveau le travail de l'artiste pour une exposition personnelle en 2022: jamais montrée en Suisse, l'installation vidéo « Pollen » est une fable écologique réalisée entièrement à partir d'estampes et encore récemment en 2023 lors de l'exposition « Gardiens du Silence ». En 2023, l'artiste expose ses dessins animés en une installation monumentale dans l'église de l'ancienne chartreuse lors du Festival Altitudes à Bulle et sa série sur les oiseaux à Luma, Arles.

Les oeuvres de Guy Oberson figurent dans diverses collections publiques et privées notamment celles de l'Office fédéral de la Culture de Berne, des musées d'art et d'histoire de Neuchâtel et de Fribourg, du Musée des beaux-arts du Locle, de l'Etat de Fribourg, de la banque Raiffeisen et d'Actes Sud à Arles.

Sandrine Pelletier

Née à Lausanne en 1976, Sandrine Pelletier vit et travaille entre Lausanne et Le Caire. Diplômée en scénographie du Centre d'Enseignement Professionnel de Vevey (CEPV), elle poursuit ensuite ses études en Design Graphique à L'Ecole Cantonale d'Art de Lausanne (ECAL).

Sandrine Pelletier adepte du fil, de la broderie et du dessin à ses débuts, se confronte, depuis 2010, aux arts du feu, délaissant aiguilles et crayons. Bois calciné, verre fondu et brisé, ou sur le point de l'être, et céramique noircie participent du langage de l'artiste qui ne fait l'impasse ni sur la figuration, ni sur l'abstraction et le conceptuel. Son œuvre se construit à partir de références précises qui peuvent être des écrits spirituels liés à la question de la matière ou encore des faits divers ayant une portée universelle. Dans ses curieuses architectures cohabitent la fragilité et la patine du temps¹.

Les techniques les plus diverses qu'elle utilise lui suggèrent des recherches sur les paroxysmes auxquels il est possible d'exacerber les matières, les limites entre expression et disparition, un peu comme un lavis qui joue avec la suggestion de la représentation d'un espace ou son effacement. On sent l'artiste suspendue face au vertige de la création : produire, achever une image, un objet ou l'anéantir ?

Sandrine Pelletier semble attirée par un univers fantastique, étrange, narratif. Elle révèle aussi une grande réceptivité aux suggestions des processus en cours, au hasard.

Ainsi avec le verre, elle ne cherche pas à former, mais plutôt à retenir, à fixer la matière en fusion, en mouvement, tout en suggérant qu'elle pourrait disparaître. L'activité de l'artiste est effervescente et lui donne l'opportunité de faire voisiner les matériaux qu'elle explore avec des sites très différents².

1 Texte de Josiane Guilloud-Cavat (2018), Magazine Espaces Contemporains : <http://www.sandrinepelletier.com/files/espaces.pdf>.

2 Texte de Patrick Shaeffer (2017) : http://www.art-en-jeu.ch/home_wp/sandrine-pelletier/

Elle a notamment été récompensée par différentes distinctions et bourses : Kunst am Bau Bezirksanlage, Winterthur (2023) ; résidence KIOSKO, Santa Cruz (2023) ; résidence Matza Terrenos Communes, Medellin (2022) ; Prix Gustave Buchet (2021) ; résidence la Villa Empain, Fondation Boghossian, Bruxelles (2019) ; résidence Beirut Art Center BAR, Beirut (2019) ; bourse artistique SSG Swiss Engraving Society (2018) ; résidence Matza Aletsch, glacier d'Aletsch en Suisse (2018) ; résidence ProHelvetia au Caire, Egypte (2015) ; bourse artistique Irène Raymond, Lausanne (2014) ; bourse d'arts plastique du Canton de Vaud (2014) ; résidence Le Vent des Forêt en Meuse, France (2014) ; bourse artistique Alice Bailly, Lausanne (2013) ; résidence artistique CVC/SKK au Caire, Egypte (2012) ; Swiss Design Award, Berne (2004).

Son travail a été exposé au sein de différentes institutions telles que : Musée d'art et d'histoire, Neuchâtel (2023) ; CACY, Yverdon (2022) ; MCBA, Lausanne (2021), Musée Jenisch, Vevey (2020) ; Ferme-Asile, Sion (2020) ; MACAAL, Marrakech (2020) ; Art Genève (2020, 2014) ; Villa Empain, Bruxelles (2020) ; MCBAL, Lausanne (2019) ; Mario Mauroner Gallery, Vienne (2019) ; Biennale OFF, Le Caire, Egypte (2018, 2016) ; MUDAC, Lausanne (2017), Pasquart, Bienne (2017, 2014) ; Château de Gruyère, Gruyère (2017) ; Château de Vullierens (2017) ; Eglise de Saint-François, Lausanne (2017) ; Musée Rath, Genève (2016) ; Maison des arts de Malakoff (2016) ; Musée des Beaux-Arts du Locle, Le Locle (2015) ; Fondazione Cini, Venise (2015) ; Saad Zaghloul center, Le Caire, Egypte (2015) ; Rosa Turetsky gallery, Genève (2014) ; Art Brussels (2013).

Eric Poitevin

Né en 1961 à Longuyon (France), Éric Poitevin vit et travaille à Mangienne (France). Il a fait ses études à l'École des Beaux-Arts de Metz, dont il est sorti diplômé en 1985. Pensionnaire à la Villa Médicis en 1989, Éric Poitevin a reçu le Grand Prix national des arts plastiques en 1990. De plus, il fait partie des nominés du Prix Marcel Duchamp en 2003.

« Dans le face-à-face silencieux qu'imposent de prime abord les photographies d'Eric Poitevin, s'instille peu à peu un dialogue riche avec l'histoire de l'art. Elles nourrissent des souvenirs et des associations parfois ultérieures tant elles s'impriment sur la surface sensible de l'esprit. (...) L'image affirme son autonomie par l'isolement de l'objet qui crée son espace propre, étranger à l'expérience sensible, et ce malgré le choix des format qui respectent l'échelle 1:1. L'objet a la teneur d'un portrait, mais abandonné de toute singularisation et par toute présence humaine¹. »

Le travail photographique d'Éric Poitevin n'ambitionne pas la narration et ne nourrit pas de vocation documentaire. Les photographies de l'artiste s'inscrivent dans un réalisme à la frontalité monumentale et dans une temporalité immuable, qui soumettent le regardeur à une intimité aux confins du métaphysique. Éric Poitevin conçoit son travail comme une sorte d'abécédaire qui permet de restituer une vérité propre à l'expérience de chacun: «Représentations de la réalité, les oeuvres sont pourtant souvent considérées comme "abstraites" ce que ne revendique pas pour autant leur auteur. Elles ne convoquent aucun récit, ni ne suivent une quelconque trame si ce n'est celle d'une composition picturale rigoureuse. Et pourtant, elles racontent - leur langage est celui des images. Aucune référence ne détourne leur perception, aucune information, qui se serait rassurante mais superflue, ne s'interpose entre elles et le visiteur. Images dépouillées, elles confrontent le regard à des choses souvent dérisoires voire banales². »

Artiste de renommée internationale et reconnu par les grandes institutions qui lui ont consacré plusieurs expositions personnelles : une exposition au Musée de la Chasse et de la Nature en 2007, une sous forme de rétrospective à la Villa Médici en 2011, au LaM, Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut (2014) au FRAC d'Auvergne (2016-2017) et au Musée des Beaux-Arts de Lyon (2022).

1 Catherine Meyer, La rémanence des images dans l'image, in : « Eric Poitevin - Photographies 1981/2014 », Paris : Toluca Editions, 2014, p.13.

2 En ligne: [http://www.mudam.lu/fr/le-musee/la-collection/details/arti / eric-poitevin/](http://www.mudam.lu/fr/le-musee/la-collection/details/arti/eric-poitevin/)

Présent dans de nombreuses collectives, Éric Poitevin a notamment participé en 2003 à l'exposition « Histoires contemporaines » au FRAC Rhône-Alpes de Lyon, à l'exposition « Chefs-d'oeuvres? » au Centre Pompidou Metz en 2010, en 2014 au MAMCO de Genève, en 2014 au Musée d'art moderne de Paris, en 2017 à l'exposition « Jardins » au Grand Palais Paris, en 2019 au Château de Versailles, au FRAC à Carquefou en 2022, et au FRAC à Carquefou et à Nantes en 2023 .

Ses œuvres figurent dans de nombreuses collections publiques et privées comme le Centre Pompidou, le Musée d'art moderne de la ville de Paris, le Fonds National d'Art Contemporain (Paris), le MAMCS (Strasbourg), le MAMCO (Genève), le Fonds Cantonal d'Art Contemporain de la ville de Genève, le MUDAM (Luxembourg), la Fundação de Arte Moderna Contemporanea (Lisbonne), la collection Belgacom (Bruxelles), ainsi que divers Fonds Régionaux d'Art Contemporain (France).

Léopold Rabus

Né à Neuchâtel en 1977, Léopold Rabus a fait ses études à l'Académie de Meuron puis à l'École d'Art de La Chaux-de-Fonds avant de rejoindre la Cité internationale des Arts de Paris. Il travaille et vit à Neuchâtel.

Issu d'une famille d'artistes, Léopold Rabus est dès son plus jeune âge baigné dans un univers à la fois surréaliste et parodique. Les œuvres de l'artiste sont empreintes d'un romantisme sombre et obscur non loin de rappeler le clair-obscur d'un Caravage. L'artiste s'inspire de son environnement familial et du quotidien rural qui le caractérise afin de conférer une puissance scénographique à ses œuvres. La démarche de Léopold Rabus est instinctive et ne prétend s'inscrire dans aucun discours conceptuel. Comme un voyeur, le spectateur est face à une réalité où perceptions et émotions s'expriment dans une œuvre folklorique et pleine d'humour.

Le travail de Léopold Rabus connaît un succès qui ne se dément pas. En 2019, une carte blanche lui a été octroyée par le musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, en l'invitant à faire résonner ses oeuvres avec celles de peintres anciens. Parmi ses dernières expositions personnelles en date, «Les propriétés des choses» s'est tenue à la Wilde Gallery de Bâle en 2020, tandis que son travail était présenté à Artgenève en 2023 et une importante rétrospective de l'oeuvre de Léopold et Till Rabus « Une ébauche lente à venir » a été présentée à Nantes au HAB en 2023.

Il a été exposé en Suisse et à l'international au sein de multiples institutions, telles que : Museum Langmatt (2017) ; Museum für moderne Kunst de Bremen (2017) ; Palais für aktuelle Kunst de Glückstadt (2016) ; Helmholtz Zentrum de Berlin (2016) ; Carré Sainte-Anne, espace d'art contemporain de Montpellier (2015, 2013) ; AEROPLASTICS Contemporary de Bruxelles (2016, 2013, 2012, 2011, 2009, 2005) ; Museum of New and Modern Art de Hobart en Australie (2014, 2013, 2011) ; Centre d'Art de Neuchâtel (2013) ; Jacobshalle à Bâle (2013) ; Centre d'Art de Perpignan (2013) ; Parrotta Contemporary Art Stuttgart (2012) ; Kunsthaus Villa Jauss (2012), Ancienne Douane de Strasbourg (2011) ; Cueto Kunsthalle Wilhelmshaven (2010) ; Museum zu Allerheiligen, Schaffouse (2010, 2008) ; Museum voor actuele Kunst, Gemeentemuseum, La Haye (2010, 2008, 2006), ; Fondation Salomon pour l'art contemporain (2010) ; Soya Museum de Bratislava (2009) ; Stadtgalerie Swchaz (2009) ; Dommuseum zu Salzburg (2008) ; Osram Art Projects, Munich (2008) ; Kunstaum Baden (2008) ; National Art Museum of China à Pékin (2008) ; Finnish Academy of Fine Arts à Helsinki (2007) ; Kerava Art Museum (2007) ; Artrepc Zürich (2007) ; Basta Espace d'Art contemporain à Lausanne (2007) ; Fissiras Museum, Athènes (2005) ; Musée de La Chaux-de-Fonds (2003) ; Centre d'art en Face à Porrentruy.

Les œuvres de Léopold Rabus sont présentes dans de nombreuses collections: Museum zu Allerheiligen à Schaffouse, Frissiras Museum à Athènes, Gemeentemuseum à La Haye, Musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel, Museum of Old and New Art à Hobart en Australie, Scheringa Museum voor Realisme à Spanbroek aux Pays-Bas, Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean à Luxembourg. Parmi les collections privées réunissant une ou plusieurs œuvres de l'artiste, il faut noter les collections suivantes : David Beitzel à New York, Julius Bär à Zurich, Anna et Michael Haas à Berlin, Alexander Hoorn à Leyde, Olbricht à Essen, Osram à Munich, Pieter et Marieke Sanders à Aerdenhout aux Pays-Bas, la Fondation pour l'art contemporain Claudine et Jean-Marc Salomon, Schmidt à Zürich, Alain Servais à Bruxelles, Wolfgang Schoppmann en Allemagne, Philippe & Michele Lévy, Azibert, Cookie & Cedric Liénard de Jeude à Bruxelles, Joshua P. Smith à Washington, Reydan Weiss à Essen, ou encore Zabłudowicz Art Trust à Londres. L'artiste a été récompensé en Suisse et en Italie en 2006 et 2005 par l'Eidgenössischer Wettbewerb für Kunst, le Swiss Art Awards et le prix Premio du Museo d'Arte Contemporanea de Lissone.

Michael Rampa

Né en 1977 à Château d'Oex, Michael Rampa poursuit sa formation en autodidacte en Suisse, en Italie ainsi qu'en Grande-Bretagne

Michael Rampa imagine des espaces, au sein desquels apparaissent des figures semblant s'être égarées. De l'aspect sommaire et de la sensation de collage de son travail naît une relation particulière entre picturalité, narration et image. Faisant émerger une tension énigmatique dans son travail, Michael Rampa propose une exploration maîtrisée des vides et des pleins, dans laquelle l'humain évolue dans une solitude immobile. Pour réaliser ses œuvres évoquant des photographies surexposées, les blancs révélant l'image sous forme négative, l'artiste part de souvenirs, puis y introduit des silhouettes, provenant d'esquisses d'après modèles. Tandis que les vides font référence à la fragilité de la mémoire.

Dans son travail, l'artiste parvient à générer un espace imaginaire qui se révèle comme une réminiscence. En effet, la fragilité de la mémoire et son inconsistance sont au cœur de sa pratique picturale qui semble initialement précise puis s'évanouit, se dilue et s'efface afin de laisser place aux vides. Une inégalable douceur s'empare du regardeur qui est immergé dans un univers oscillant entre légèreté chimérique et gravité d'un futur inquiétant.

Le travail de Michael Rampa a été exposé au sein de nombreuses expositions collectives dans des institutions importantes, telles que : Villa Dutoit Genève (2005) ; Centre Culturel Suisse Paris (2005) ; Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne (2006) ; l'Espace Arlaud, Lausanne (2007, 2015) ; Espace Kugler, Genève (2015) ; Quartier Général, Centre d'art contemporain, La Chaux-de-Fond (2016, 2022) ; Centre d'art contemporain, CACY, Yverdon (2016) ; Ferme Asile, Sion (2019) ; Domus Poetica, Bellinzona (2020) ; Musée Jenisch de Vevey (2023). L'artiste a également bénéficié de plusieurs expositions personnelles : Grange de Dorigny, Lausanne (2005) ; Standard Deluxe, Lausanne (2011) ; Château de Gruyères (2017) ; La Ferme de la Chapelle, Grand Lancy (2018) ; Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne (2019).

Michael Rampa a été récompensé par différentes distinctions et bourses: Swiss Art Award Basel (2007), Bourse de la Fondation Leenaards Lausanne (2011), Bourse Abraham Hermenjat Lausanne (2014).

Cécile Reims

Née en 1927 sous le nom de Tsila Remz, Cécile Reims grandit en Lituanie dans une famille juive traditionnelle. Arrivée à Paris dès 1933, elle grandit très seule, sa famille ayant été victime de la rafle du Vel d'Hiv. Élève de Joseph Hecht, elle découvre à 17 ans la gravure au burin, qu'elle pratique de façon assidue, en faisant un véritable mode d'expression libérateur.

Clandestine, elle s'engage en 1943 dans l'Organisation juive de combat afin de rejoindre la Palestine. Une grave atteinte de tuberculose la contraint à un retour en France. Sa rencontre avec Fred Deux en 1951 est déterminante : c'est le dépassement de la réalité. L'art devient, dès lors, le fondement de leur couple. Très vite, ils quittent ensemble la vie parisienne afin de s'isoler à la montagne. Aux gravures d'interprétation figuratives et aux sujets très réalistes du tout début succède un œuvre qui reflète une vision du monde anthropomorphe, où la condition humaine se confond avec celle de l'animal dans une nature minérale et mélancolique. La nécessité d'assumer le quotidien pousse Cécile Reims à délaisser momentanément la gravure pour le tissage à la main et l'écriture, principalement de poésie.

En 1966, le hasard lui fait croiser Georges Visat, l'éditeur de Hans Bellmer et des surréalistes. Visat était à la recherche d'un buriniste capable de graver des dessins de l'artiste sans trahir leur subtilité et sensibilité. Elle se lance dans la gravure d'interprétation et, entre 1967 et 1975, grave au burin et à la pointe sèche près de 250 dessins. Après la mort en 1975 de Hans Bellmer, Cécile Reims revient à une gravure personnelle, alternant avec les gravures d'interprétation des œuvres de son époux, Fred Deux, de Léonor Fini et d'autres artistes, puis exclusivement de Fred Deux. Leurs estampes sont généralement éditées en livres et recueils. En 1985, le couple s'installe à La Châtre, en Indre, où ils resteront jusqu'à la mort de Fred Deux en 2015. Cécile Reims y est restée jusqu'à sa mort en 2020.

Les œuvres de Cécile Reims ont été présentées lors plusieurs expositions collectives et personnelles, telles que : Musée de l'hospice Saint-Roch, Issoudun (2000) ; Bibliothèque nationale de France et Chalcographie du Louvre (2004) ; Musée de Carcassonne, Musée d'art et d'histoire du judaïsme (2011) ; Musée Jenisch à Vevey (2012) et sont visibles au musée de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun, à la Bibliothèque nationale de France de Paris, au Musée Jenisch de Vevey (Suisse), ainsi qu'au Musée d'art et d'histoire du judaïsme de Paris.

¹ Texte tiré des sites web :

<https://www.galeriedocuments15.com/artists/72-cecile-reims/overview/>

<https://galerieamargaron.com/cecile-reims/>

Lionel Sabatté

Lionel Sabatté est né à Toulouse en 1975. Il vit et travaille à Paris et Los Angeles. Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2003, Lionel Sabatté a reçu plusieurs prix artistiques tel que le Luxembourg Art Prize en 2020, le prix de Peinture de la Fondation Del Luca en 2019, le Prix des Amis de la Maison Rouge qui lui a permis de produire une oeuvre, présentée au sein du patio de la fondation en 2018, le Prix Drawing Now en 2017 et a reçu le Prix Yishu 8 de Pékin en 2011.

La sphère du vivant ainsi que les transformations de la matière dues au passage du temps se retrouvent au coeur du travail de Lionel Sabatté. L'artiste entame depuis plusieurs années un processus de récolte de matériaux qui portent en eux la trace d'un vécu : poussière, cendre, charbon, peaux mortes, souches d'arbres... Ces éléments sont combinés de manière inattendue et les oeuvres ainsi créées portent en elles à la fois une délicatesse mais aussi une « inquiétante étrangeté », donnant vie à un bestiaire hybride dans lequel des créatures des profondeurs abyssales côtoient des petits oiseaux des îles oxydés, des ours, des loups, des émeus, des chouettes, mais aussi des licornes.

Pratiquant à la fois la peinture, le dessin et la sculpture, Lionel Sabatté tâche de faire dialoguer l'ensemble de ses oeuvres dans une interconnexion permanente. Ses recherches sur le minéral, l'animal, donnent lieu à des oeuvres poétiques, sensibles, troublantes et qui participent à une réflexion globale sur notre condition et la place que nous occupons dans notre environnement, comme en témoigne son oeuvre la Meute de Loups en poussière présentée en 2011 au Museum d'Histoire Naturelle de Paris, devenue une oeuvre emblématique des questionnements liés aux problématiques environnementales. C'est par ce biais qu'on lui propose en 2014 une exposition à l'Aquarium de Paris dont l'une des thématiques était d'attirer l'attention sur la surexploitation des ressources maritimes. En 2017, Lionel Sabatté a bénéficié d'une exposition personnelle au Musée de la Chasse et de la Nature, portant une réflexion sur le vivant et l'évolution. Ses travaux récents, des grands oiseaux en bronze oxydés présentés en 2019 à Lyon dans le cadre de l'exposition « Qui sait combien de fleurs ont dû tomber » (Nouvel Institut Franco-Chinois, Fondation Bullukian, Musées Gadagnes) et à Toulouse à travers l'exposition « Lionel Sabatté : sculptures » (Centre d'art nomade) l'amènent à redéfinir son rapport à la sculpture et à réinventer sans cesse sa pratique artistique, comme il l'a illustré dans l'exposition « Rêveriesrêveries au Domaine Pommery » en 2022.

Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions monographiques et collectives en France comme à l'étranger et a intégré plusieurs collections institutionnelles. Pour citer quelques expositions : Palais de Tokyo, Paris (2005, 2013) ; Musée d'art moderne, Saint-Etienne (2007, 2021) ; Centre Georges Pompidou (2009) ; Fondation Paul Ricard, Paris (2010) ; Le PARVIS Centre d'art, Tarbes (2013) ; La Maison Rouge, Paris (2014) ; Institut d'art contemporain, Villeurbanne (2015) ; Quartier Général, La Chaux-de-Fonds (2016) ; Musée de la Chasse et de la Nature, Paris (2017) ; Musée d'art et d'histoire du judaïsme (2017) ; MUCEM, Marseille (2017) ; Nouvel Institut Franco-Chinois / Musée Gadagne / Fondation Bullukian, Lyon (2019) ; Backspace, Los Angeles (2020) ; Musée Ethnographique de Neuchâtel (2022) ; MO.CO, Montpellier (2023) ; Château de Chambord (2023).

Barthélémy Toguo

Né en 1967 au Cameroun, Barthélémy Toguo vit et travaille à Paris. Après des études aux Beaux-Arts d'Abidjan en Côte d'Ivoire, l'artiste prolonge son cursus aux Beaux-Arts de Grenoble puis à la Kunstakademie de Düsseldorf. Il reçoit la médaille de chevalier des arts et des lettres de la République française en 2015.

En passant librement du dessin et de la sculpture à la vidéo, à l'installation et à la performance, l'artiste crée des œuvres qui s'inspirent de son vécu, de ses voyages et de ses rencontres. Barthélémy Toguo met en scène les zones de contact entre des matériaux hétérogènes. Il organise des passages entre traditions occidentales et africaines et observe le langage et les nouvelles identités qui en résultent. Le dessin est une constante de son œuvre et l'aquarelle est le médium privilégié de la représentation du corps et de la sexualité¹. Sa peinture, critique et subversive, traite sans pudeur de la dimension tragique de l'histoire, des drames de la vie, de la fragilité et de la vulnérabilité des hommes².

Son engagement culturel et social se retrouve dans le centre d'art Bandjoun Station qu'il crée au Cameroun en 2013. Lieu de résidence et d'échanges artistiques situé sur les hauts plateaux à l'ouest du Cameroun, il est voué à préserver l'art africain classique et contemporain.

Artiste pluridisciplinaire, ses travaux ont été exposés dans le monde entier, telles que dans les institutions et lors des événements suivants : Villa Médicis, Rome (2001) ; The Drawing Center, New York (2001) ; Biennale de la Havane, Cuba (2003) ; Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne (2004) ; Museum Kunstpalast, Düsseldorf, Hayward Gallery, Centre Pompidou, Paris, Mori Art Museum, Tokyo (2004), Palais de Tokyo, Paris (2005) ; Smithsonian National Museum of African Art, Washington (2006) ; Cabinet d'art graphique, Centre Pompidou, Paris (2007) ; Biennale de Thessalonique, State Museum of Contemporary Art, Thessalonique (2007) ; Musée d'Ixelles, Bruxelles (2008) ; Guanduong Museum of Art, Chine (2008) ; Albertina Museum, Vienne (2009) ; Kunsthaus Dresden, Dresde (2010), Palazzo Ducale, Gênes (2010) ; Biennale de Lyon (2011) ; Musée national de l'histoire de l'immigration, Paris (2011) ;

1 Extrait de la biographie de l'artiste de la Fondation Louis Vuitton, disponible à l'adresse suivante : <https://www.fondationlouisvuitton.fr/fr/collection/artists/barthelemy-toguo.html>

2 Extrait de l'article « Les combats de Barthélémy Toguo » d'Eric Tariant, daté du 17 août 2019 pour le journal Le Temps, disponible à l'adresse suivante <https://www.letemps.ch/culture/combats-barthelemy-toguo>

my-toguo

Musée d'art contemporain de Marseille, Marseille (2013) ; Biennale de Dakar (2014), FRAC Nord-Pas de Clais, Dunkerque (2015) ; Biennale de Venise (2015), Witteveen visual art centre, Amsterdam (2016), Fondation Louis Vuitton, Paris, France (2017), Centre Pompidou, Paris, France (2017), Musée d'Art Contemporain Africain Al Maaden, Marrakech (2017), Art Basel, Bâle, Suisse (2018), Musée d'art contemporain du Val-de-Marne MAC/Val, Vitry-sur-Seine, France (2018), Galerie Lelong & Co., Paris/New York, France/États-Unis (2019), Art Basel Miami Beach, Miami, États-Unis (2019), Ford Foundation, New York, États-Unis (2019), Musée des Civilisations Noires, Dakar (2019), Mucem, Marseille, France (2020), Centre Pompidou (2020), Institut du Monde Arabe, Paris (2020), Luma, Arles (2020), macLYON, Lyon(2020), Centre PompidouMusée du quai Branly, Paris (2021).

Les œuvres de l'artiste figurent notamment dans les collections suivantes : New Church Museum, Le Cap, Afrique du Sud ; Fondation Sindika Dokolo, Luanda, Angola ; Jozami Collection, Buenos Aires, Argentine ; FRAC Réunion, Saint-Leu, La Réunion ; Musée national d'art Moderne de la Palestine ; Queensland Art Gallery, South Brisbane, Australie ; The Frank Yang Art & Education Foundation, Shenzhen, Chine ; Perez Art Museum, Miami ; Museum of Contemporary Art North Miami (MOCA), Miami ; Nasher Museum of Art at Duke University, Durham ; Collection Frédéric de Goldschmidt, Bruxelles ; Studio Museum, Harlem, New York ; Museum of Modern Art, New York ; Frac Corse, Corse, France ; Musée d'Art Contemporain Lyon, Lyon ; Bibliothèque Nationale de France, Paris.

Uwe Wittwer

Né en 1954 à Zurich, Uwe Wittwer y vit et travaille toujours. Autodidacte, il termine en 1977 une formation en travail social à la Haute-école spécialisée de Berne. Parallèlement à ses études, il pratique une activité artistique continue. Remarqué rapidement pour la qualité de son travail, Uwe Wittwer profite de nombreuses bourses dont: la bourse du canton de Zurich (1986, 1991, 1992), la bourse de la Fondation Binz39 (1989), la bourse Louise Aeschlimann et Margareta Corti (1991). Il obtient la résidence de la ville de Zürich à Paris ainsi que celle de la Fondation Landis&Gyr à Londres (2007).

Avant de s'intéresser aux images d'Uwe Wittwer, il est fondamental de saisir l'importante collecte d'images qu'effectue l'artiste. Qu'il s'agisse de vieilles photographies, de peintures de maîtres ou d'images issues d'Internet, la collection est un élément essentiel de la pratique de l'artiste. Le processus de création débute par l'appropriation de ces images, qui subissent diverses modifications, perdant ainsi de leur reconnaissabilité, tout en conservant en filigrane leur essence. Cette démarche permet à l'artiste de prendre de la distance par rapport à l'image première tout en conservant un contact. L'objectif n'est pas de d'obturer ou de dissimuler, mais d'affiner une sensibilité visuelle, de soulever une évocation de la mémoire par la réduction de l'imagerie. Le travail d'Uwe Wittwer est doté d'une habileté singulière à faire appel à la mémoire individuelle. Bien que le sujet ait son importance, ce qui s'avère primordial est avant tout la façon dont l'image agit sur le regardeur: aucune volonté de reproduction d'une réalité visible n'est poursuivie, mais le travail de l'artiste s'attèle à soulever et à faire émerger une perception mémorielle.

Reconnu par les institutions et galeries de renom qui lui ont consacré plusieurs expositions personnelles telles que le Musée Ariana de Genève (2020), le Kunstmuseum de Granges (2019), Kunstmuseum Grenchen (2019), Haunch of Venison (Londres, 2011), Nolan Judin (Berlin, 2011), Kunst(Zeug)Haus Rapperswil-Jona (Rapperswil, 2008), Kunstmuseum Soleure (Soleure, 2005), Musée des beaux-arts Le Locle (2004), Kunsthalle Winterthur (Winterthur, 2001), Helmhaus (Zurich, 1998), Centre PasquArt (Bienne, 1995), les oeuvres d'Uwe Wittwer figurent notamment dans les collections suivantes: Metropolitan Museum of Arts, New York, Canton de Berne, Canton de Zurich, Confédération Suisse, Crédit Suisse, Kunsthaus Zurich, Kunstmuseum Berne, Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, Richemont Art Foundation, Roche, La Mobilière, SRG SSR, UBS Art Collection. Uwe Wittwer a également participé à de nombreuses expositions collectives dans des institutions majeures telles que le Musée Jenisch de Vevey (2023), Gewerbemuseum, Winterthur (2023), le Centre Pasquart, Bienne (2022), la Fondation Beyeler (Riehen, 2005), le MoMA P.S.1 (New York, 2006) et la Tate Britain (Londres, 2011).

Myriam Ziehli

Née à Morges en 1989, Myriam Ziehli vit et travaille à Lausanne (Suisse).

Par le regard, son travail tend à fabriquer des filiations rebelles dans le monde afin de corrompre les rapports normatifs et de dominations perpétués par la société occidentale blanche patriarcale capitaliste. Par le prisme de l'écologie radicale et intersectionnelle, et à travers les photographies, l'artiste invoque un rapport doux à l'attention et tente de nourrir les affects et déceler des ramifications arborées sans généalogiques. Dans son travail, elle aimerait invoquer les étangs, les mares, les tourbières, un lieu sinueux, serpenté par l'eau où des communautés humains et non humains cohabitent. Elle cherche un lieu de rencontre où l'on prend soin, où l'on crée une attention, où l'on se couche pour rêver. Entre amis et adelpes qui pensent le monde, se défont des schémas normatifs, créent des scénari émancipateurs, fabriquent des climats désirables, donnent de la force et de l'amour. Rapiécer des histoires, ramasser des histoires, rechercher des histoires, déterrer des histoires pour insuffler de nouveaux horizons.

Outre la photographie, elle convoque les outils de la performance, de la transmission de savoirs, de la cuisine, du jardinage, de la curation, de la scénographie, de la radio et des livres DIY pour sa pratique. Après des études de photographie (CEPV, Vevey) et universitaires (histoire de l'art, anthropologie, Lausanne, Neuchâtel), elle rejoint l'espace d'art Urgent Paradise à Lausanne en 2016. Dans cet espace, elle s'investit au sein de l'équipe et avec les artistes invitées dans le travail d'expositions (urgentparadise.ch), d'émissions de radio (unperfectradio.ch) et de numéros de la revue Usure Presse (usurepresse.ch) pour proposer un espace d'imagination, de libertés et de réflexions politiques à partir de l'art. Par ailleurs, avec l'artiste Stéphanie Rosianu (srsrsr.noblogs.org), elles travaillent régulièrement sur une multitude de projets : podcasts, expositions, jardins, zines, bibliothèque.

Durant l'été 2023, elle est invitée à participer à la première édition de la résidence du Palais de Tokyo intitulée La Friche. A l'issue de cette résidence de deux mois, elle participera à l'exposition collective 'hors de la nuit des normes, hors de l'énorme ennui' (octobre 2023) dont la curation a été confiée à Valentina d'Avenia et Clément Raveux.

Edouard Taufenbach & Bastien Pourtout

Bastien Pourtout, né en 1982, est diplômé d'un Master en Histoire économique et sociale à Paris X (2012) et d'un Master en Photographie et Art contemporain à Paris VIII (2019). Edouard Taufenbach, né en 1988 est diplômé d'un Master en Arts et Médias numériques à Paris I (2014).

Ils travaillent ensemble depuis « Spéculaire » (2018-2019) autour de la collection de photographies vernaculaires de Sébastien Lifshitz. Les collages réalisés sont présentés à la galerie Binôme, à Paris Photo la même année, et l'année suivante à Rome, à Londres, à Mexico et à New York, au festival de Photographie d'Athènes, ainsi qu'à la Villa Noailles. Ils publient une monographie sur ce projet avec les Éditions l'Artière. Puis ils présentent « La méthode » (2020) autour des structures des « Hommages au carré » de Josef Albers. En 2020, ils sont lauréats du Prix Swiss Life à 4 mains pour le projet « Le bleu du ciel », sur le vol de l'hirondelle. Ils partent en résidence à la villa Médicis pour réaliser ce travail et décident à leur retour de devenir un duo artistique. Ce projet est exposé en 2021 au Musée de la piscine à Roubaix, au salon photographique Approche, dans divers galeries et à Arles pour Les rencontres de la photographie. Ils réalisent une seconde publication avec les éditions Filigranes. En 2022, ils organisent une exposition avec le galeriste/collectionneur Pierre Passebon autour de sa collection de photographies de Marlène Dietrich ; dont deux œuvres sont présentées à la cinémathèque sous la curation de Matthieu Orléan pour l'exposition Cinemode par Jean-Paul Gaultier.

Leur pratique en duo se définit comme une méthode faite de protocoles et de jeux. Par différents appareils de prise de vue (réflex numérique, téléphone portable ou Rolleiflex), ils produisent des photographies à agencer, à associer, à faire circuler comme des messages de l'un pour l'autre – tout un langage visuel. Toujours en train de se faire, les images ne sont pas conçues à priori, elles s'inventent et se construisent dans l'échange.